

Bonjour à Toutes et Tous,

Voici, après 18 mois de silence qui ne furent pas sans réflexions, la lettre d'information de www.nouvellegrille.info.

Je vous propose ce mois-ci de passer *La nouvelle grille*, œuvre de référence d'Henri Laborit, « **sur le grill** » en commentant 4 passages qui, 43 ans après sa sortie et en ces temps de fortes interrogations quant à notre futur, paraissent nécessaires pour prendre un peu de hauteur...

Constatant que de nombreuses personnes renoncent à lire cet ouvrage pourtant unique en son genre et novateur, personnellement incapable de le résumer, j'ai pensé qu'il serait peut-être plus aisé d'en proposer quelques extraits afin de créer l'appétence de lecture.

A vous de vous emparer de ces concepts traités, de les intégrer dans **votre** grille personnelle. Peut-être réussirons-nous, à l'aune des connaissances nouvelles, des informations et conditions d'aujourd'hui, à faire émerger ensemble un embryon de conscience collective.

Dans cet optique, je vous propose en marge de ces textes, des questions, remarques ainsi que des **analogies dont j'assume qu'elles suscitent la réflexion plus qu'elles ne démontrent...**

Mais notre seule « *intelligence* » n'est-elle pas d'utiliser notre cortex associatif pour imaginer ?

En espérant que vous passerez des moments de lecture, de réflexion et d'échanges enrichissants !...

N'hésitez pas à relayer cette lettre à votre gré.

Très cordialement,

David Batéjat
Administrateur du site

Les extraits sont proposés une première fois, bruts afin de les découvrir librement.

Ensuite je vous propose une version dans laquelle vous trouverez dans la zone grisée des commentaires, remarques, pistes de réflexions, ou analogies en rapport avec les passages surlignés en jaune.

En bleu des liens hypertextes vous proposant des compléments d'information.

Extrait 1

Extrait 1 **com**

Extrait 2

Extrait 2 **com**

Extrait 3

Extrait 3 **com**

Extrait 4

Extrait 4 **com**

Pour passer à la page suivante, il suffit de cliquer ou de taper sur la barre d'espace ou flèche avant.

Vous pouvez revenir à l'accueil (cette page) en cliquant sur ce bouton



Chapitre III

Le niveau d'organisation des sociétés humaines

Historique de la dominance

« La révolution française constitue à n'en pas douter l'expression de l'agressivité de cette classe soumise à une dominance devenue insupportable, parce qu'inutile. Dominance devenue insupportable aussi parce qu'elle limitait l'action gratifiante de ceux qui n'y accédaient pas. Nous savons que l'agressivité est un des moyens les plus primitifs de résoudre l'impossibilité d'agir résultant du conflit entre pulsions de dominance et interdits socioculturels. Les immortels principes de 1789, les droits de l'Homme et du citoyen institutionnalisèrent les règles de la nouvelle dominance, les règles nécessaires à respecter pour devenir bourgeois. Tout petit Français, peut, nous dit-on, espérer un jour devenir président de la République. Mais on oublie d'ajouter : s'il respecte les règles du jeu, les jugements de valeur institutionnalisés par la bourgeoisie, en particulier la propriété privée, dont celle des moyens de production. Dès lors, toutes les hiérarchies, bureaucratiques, militaires, académiques, professorales ou autres, n'existent qu'en fonction de la hiérarchie centrale, celle de l'argent. C'est lui qui donne la plus grande puissance et avant tout *la seule puissance transmissible héréditairement par héritage*.



Bien sûr, les automatismes socioculturels de la bourgeoisie, les signes de reconnaissance innombrables qui constituent la « bonne éducation » se transmettent plus facilement dès la naissance à celui qui naît en milieu bourgeois. Mais ces signes peuvent s'apprendre, même lorsqu'on vient d'un autre milieu. La seule chose qui puisse se transmettre directement et permettre sans effort la domination par héritage, c'est la propriété. Dès lors tout l'édifice social se soumet à elle. Toutes les hiérarchies s'inclinent devant celle-là, dont elles ne sont plus que les instruments. Or, dans un tel système pour accroître ses richesses, donc pour protéger sa puissance et sa domination, il faut vendre. Il faut s'approprier le travail des dominés, et grâce à la plus-value, accroître ce capital qui assure la dominance. Or, pour accroître ce capital il faut que les dominés produisent des richesses et que ces richesses soient « consommables ». En effet, les dominants par le capital ne sont pas assez nombreux aujourd'hui pour consommer suffisamment de richesses à eux seuls, il est nécessaire que l'ensemble de la population consomme, de façon que le profit augmente et en fonction du profit, la puissance.

C'est là selon nous que s'articule enfin le fond du problème de la croissance. On voit en effet comment progressivement, de la notion instinctuelle de satisfaction biologique qui en milieu social exige la dominance pour se réaliser, on passe de l'individu à la classe sociale, institutionnalisant les règles de la dominance et des hiérarchies. On voit comment à partir du moment où la dominance exige la possession d'un capital, celui-ci ne peut s'obtenir que par l'accaparement de la plus-value, mais que son accroissement nécessite une production croissante de biens consommables et la participation à la consommation croissante des producteurs eux-mêmes.



Comment dans ces conditions on focalise les désirs des dominés, des masses, sur la satisfaction par les biens et la propriété des objets, comme l'on tente d'apaiser leur agressivité (agressivité qui résulte de l'absence totale de pouvoir) par les hochets que sont les biens consommables. *Nous sommes ainsi parvenus au type des sociétés contemporaines qui ayant complètement et lentement occulté leurs motivations initiales, à savoir la recherche du plaisir individuel par la dominance, se sont aliénées entièrement au moyen utilisé pour l'obtenir, à savoir la production pour la production au point de la considérer comme une finalité en soi et la seule façon de satisfaire aux besoins.* Mais le seul besoin essentiel et qui, lui, n'est pas satisfait de façon générale, ce n'est pas la consommation, mais le pouvoir, car seul le pouvoir permet la satisfaction des besoins, sans cesse accrus, par la connaissance que diffuse la publicité des moyens de les satisfaire.

Ce que nous venons d'avancer nous semble trouver des preuves nombreuses dans l'évolution même des sociétés contemporaines. Alors que jusqu'ici c'était la possession du capital qui permettait d'assurer la dominance, du fait même de l'occultation de ce facteur causal et de l'importance prise par le moyen d'y parvenir, à savoir la production, une nouvelle classe sociale tend à prendre le pouvoir aux capitalistes, ce sont les technocrates de toutes sortes. Indispensables à la production des marchandises, ils ont pris récemment conscience de leur puissance et acceptent de moins en moins la domination du « capitaliste » qui paraît devenir inutile. En réalité, les grandes familles capitalistes sont de moins en moins nombreuses et c'est la gestion du capital, de plus en plus internationalisé, de plus en plus dispersé entre les mains de propriétaires plus nombreux, plus que sa possession qui devient le moyen d'accéder à la dominance.



La preuve est là que la recherche de la dominance, du « pouvoir » est bien la motivation fondamentale de l'homme puisque dès lors qu'il n'est plus besoin pour l'assurer de posséder un capital, lorsque le bien-être « matériel » se révèle suffisant, c'est la gestion du capital, la décision concernant l'orientation de son emploi, des investissements, la connaissance des techniques de fabrication des objets permettant l'accroissement du capital que tente de s'approprier le dominant contemporain.

Ce nouveau moyen d'établir la dominance change sans doute assez profondément les règles de son obtention et les systèmes hiérarchiques. Mais il ne change en rien ce autour de quoi il tourne : la production de biens consommables. Si cette dernière cessait d'être la finalité de toute activité humaine pour notre civilisation contemporaine, toutes les hiérarchies existantes s'évanouiraient. Même les hommes politiques, qui conservent sans doute encore l'illusion de détenir un certain pouvoir, ne sont que des marionnettes entre les mains d'un monstre sans visage : la production pour la production, certains diront : le capital. Mais celui-ci n'est plus qu'un outil de moins en moins personnel pour assurer la dominance.

Il faut cependant reconnaître qu'aujourd'hui encore, la possession du capital permet de « se payer » des technocrates en l'absence parfois de toute qualification professionnelle.

Si l'on a bien voulu suivre notre raisonnement, on conçoit la difficulté qu'il y a apparemment à ordonner autour d'un axe biologique commun, qui est la recherche de la dominance, la multitude des processus secondaires, amélioration des conditions de vie des dominés, participation de plus en plus grande de ceux-ci au produit matériel de leur travail, impersonnalisation progressive du capital, importance croissante de l'emprise de la technocratie aveugle et de la bureaucratie, puisque cet axe commun n'est jamais invoqué.



Il est même, consciemment ou inconsciemment, camouflé sous une phraséologie trompeuse : plein épanouissement des personnalités humaines, participation aux bénéfiques (non au pouvoir), liberté, égalité des chances... à devenir bourgeois, c'est-à-dire participant à la propriété du capital, alors même que le plaisir et la récompense tendent à passer de la possession à la décision.

Mais - comme nous l'avons invoqué déjà dans *L'Homme imaginant* - *quelle est donc cette décision, quel est ce pouvoir qui ne peuvent décider autre chose que du meilleur moyen de faire un peu plus de marchandises, pour faire un peu plus de profit, de façon à accroître les investissements qui permettront d'accroître la production de marchandises, donc le profit, etc.*

Le drame enfin résulte de ce que ce comportement humain, animé par ce que nous n'aurons plus aucune hésitation à dénommer un « mythe », la production, ne règle pas seulement les rapports interindividuels mais aussi ceux des groupes sociaux, les plus forts, les plus productifs en biens de consommation engloutissant les plus faibles, et à un échelon d'organisation supérieur les nations, et même les groupes de nations, les « blocs » qui entrent en compétition sur leur productivité.

On sait que les écologistes ont, depuis quelque temps, attiré l'attention sur la destruction accélérée par l'homme de la biosphère. Nous pensons qu'il est possible de résumer tout le problème écologique dans son infinie complexité de la manière suivante : la biosphère est la conséquence de la transformation par les systèmes vivants de l'énergie photonique solaire. Sur le plan énergétique toute l'évolution des espèces résulte de la transformation de cette énergie photonique en énergie chimique dans des systèmes de plus en plus complexes jusqu'à l'homme. Celui-ci ne peut, en ouvrant la bouche, se nourrir de photons solaires.



Il a besoin de toutes les formes vivantes pour y parvenir, depuis les plantes photosynthétiques et le plancton marin, en passant par les bactéries qui recyclent les matières organiques, de nombreux insectes, des oiseaux et des mammifères. Les rapports de ces multiples formes vivantes entre elles constituent les écosystèmes dont les équilibres fragiles commencent à peine à être entrevus. Le bénéfice d'une production industrielle accrue n'est souvent ainsi qu'un bénéfice à court terme et un drame à longue échéance, si cette production détruit maladroitement ces équilibres et perturbe une étape de la transformation, indispensable à l'homme, de l'énergie photonique solaire en énergie chimique qu'il doit utiliser pour s'alimenter. D'autres conséquences de la croissance ont été également invoquées : épuisement des ressources énergétiques, accumulation accélérée de déchets non recyclables dans les grands cycles de la matière. C'est ainsi que la recherche de la dominance à travers le mythe de la production de biens consommables, exigeant aussi de fortes concentrations humaines au sein des mégalo-poles modernes, polluant au profit surtout des dominants (puisque c'est la recherche de la dominance qui en est la motivation) des biens collectifs, comme l'air, l'eau, l'espace bâti et l'espace sonore, de même que les rapports interhumains sous toutes leurs formes arrivent aujourd'hui à constituer une réelle menace pour l'espèce humaine tout entière. »



Chapitre III

Le niveau d'organisation des sociétés humaines

Historique de la dominance

« La révolution française constitue à n'en pas douter l'expression de l'agressivité de cette classe soumise à une dominance devenue insupportable, parce qu'inutile. Dominance devenue insupportable aussi parce qu'elle limitait l'action gratifiante de ceux qui n'y accédaient pas. Nous savons que l'agressivité est un des moyens les plus primitifs de résoudre l'impossibilité d'agir résultant du conflit entre pulsions de dominance et interdits socioculturels. Les principes de 1789, les droits de l'Homme et du citoyen institutionnalisèrent les règles de la nouvelle dominance, les règles nécessaires à respecter pour devenir bourgeois. Tout petit Français, peut, nous dit-on, espérer un jour devenir président de la République. Mais on oublie d'ajouter : s'il respecte les règles du jeu, les jugements de valeur institutionnalisés par la bourgeoisie, en particulier la propriété privée, dont celle des moyens de production. Dès lors, toutes les hiérarchies, bureaucratiques, militaires, académiques, professorales ou autres, n'existent qu'en fonction de la hiérarchie centrale, celle de l'argent. C'est lui qui donne la plus grande puissance et avant tout *la seule puissance transmissible héréditairement par héritage*.

Les travaux d'Henri Laborit sur le comportement humain ([eutonologie](#)) lui permirent de mettre en évidence les effets de l'environnement sur un individu et les rôles des « faisceaux de la récompense » ([MFB](#)) ou « de la punition » ([PVS](#))



Bien sûr, les automatismes socioculturels de la bourgeoisie, les signes de reconnaissance innombrables qui constituent la « bonne éducation » se transmettent plus facilement dès la naissance à celui qui naît en milieu bourgeois. Mais ces signes peuvent s'apprendre, même lorsqu'on vient d'un autre milieu. La seule chose qui puisse se transmettre directement et permettre sans effort la domination par héritage, c'est la propriété. Dès lors tout l'édifice social se soumet à elle. Toutes les hiérarchies s'inclinent devant celle-là, dont elles ne sont plus que les instruments. Or, dans un tel système pour accroître ses richesses, donc pour protéger sa puissance et sa domination, il faut vendre. Il faut s'approprier le travail des dominés, et grâce à la plus-value, accroître ce capital qui assure la dominance. Or, pour accroître ce capital il faut que les dominés produisent des richesses et que ces richesses soient « consommables ». **En effet, les dominants par le capital ne sont pas assez nombreux aujourd'hui pour consommer suffisamment de richesses à eux seuls, il est nécessaire que l'ensemble de la population consomme, de façon que le profit augmente et en fonction du profit, la puissance.**

C'est là selon nous que s'articule enfin le fond du problème de la croissance. On voit en effet comment progressivement, de la notion instinctuelle de satisfaction biologique qui en milieu social exige la dominance pour se réaliser, on passe de l'individu à la classe sociale, institutionnalisant les règles de la dominance et des hiérarchies. On voit comment à partir du moment où la dominance exige la possession d'un capital, celui-ci ne peut s'obtenir que par l'accaparement de la plus-value, mais que son accroissement nécessite une production croissante de biens consommables et la participation à la consommation croissante des producteurs eux-mêmes.

On peut s'interroger sur la « *générosité* » d'un occident qui veut « aider » les pays dits « en voie de développement » en leur dictant l'unique développement possible d'après eux...

En seraient-ils d'accord après avoir étudié celui des pays qui leur donnent des leçons en produisant un habillage fourni à l'aide de médias acquis à cet effet ?

Humanisme et démocratie sont de rigueur quand on veut s'approprier leurs ressources.



Comment dans ces conditions on focalise les désirs des dominés, des masses, sur la satisfaction par les biens et la propriété des objets, comme l'on tente d'apaiser leur agressivité (agressivité qui résulte de l'absence totale de pouvoir) par les hochets que sont les biens consommables. *Nous sommes ainsi parvenus au type des sociétés contemporaines qui ayant complètement et lentement occulté leurs motivations initiales, à savoir la recherche du plaisir individuel par la dominance, se sont aliénées entièrement au moyen utilisé pour l'obtenir, à savoir la production pour la production au point de la considérer comme une finalité en soi et la seule façon de satisfaire aux besoins.* Mais le seul besoin essentiel et qui, lui, n'est pas satisfait de façon générale, ce n'est pas la consommation, mais le pouvoir, car seul le pouvoir permet la satisfaction des besoins, sans cesse accrus, par la connaissance que diffuse la publicité des moyens de les satisfaire.

Ce que nous venons d'avancer nous semble trouver des preuves nombreuses dans l'évolution même des sociétés contemporaines. Alors que jusqu'ici c'était la possession du capital qui permettait d'assurer la dominance, du fait même de l'occultation de ce facteur causal et de l'importance prise par le moyen d'y parvenir, à savoir la production, une nouvelle classe sociale tend à prendre le pouvoir aux capitalistes, ce sont les technocrates de toutes sortes. Indispensables à la production des marchandises, ils ont pris récemment conscience de leur puissance et acceptent de moins en moins la domination du « capitaliste » qui paraît devenir inutile. En réalité, les grandes familles capitalistes sont de moins en moins nombreuses et c'est la gestion du capital, de plus en plus internationalisé, de plus en plus dispersé entre les mains de propriétaires plus nombreux, plus que sa possession qui devient le moyen d'accéder à la dominance.

Cette nouvelle classe décrite par Laborit n'a-t-elle pas trouvé de nouveaux alibis langagiers pour justifier sa dominance dans la hiérarchie ?

Le « progrès pour tous » n'est-il pas la meilleure des manières de conserver une dominance masquée par ce qui s'apparente plus à des « valeurs » qu'à des principes, souvent dans la plus parfaite inconscience ?



La preuve est là que la recherche de la dominance, du « pouvoir » est bien la motivation fondamentale de l'homme puisque dès lors qu'il n'est plus besoin pour l'assurer de posséder un capital, lorsque le bien-être « matériel » se révèle suffisant, c'est la gestion du capital, la décision concernant l'orientation de son emploi, des investissements, la connaissance des techniques de fabrication des objets permettant l'accroissement du capital que tente de s'approprier le dominant contemporain.

Ce nouveau moyen d'établir la dominance change sans doute assez profondément les règles de son obtention et les systèmes hiérarchiques. Mais il ne change en rien ce autour de quoi il tourne : la production de biens consommables. Si cette dernière cessait d'être la finalité de toute activité humaine pour notre civilisation contemporaine, toutes les hiérarchies existantes s'évanouiraient. **Même les hommes politiques, qui conservent sans doute encore l'illusion de détenir un certain pouvoir, ne sont que des marionnettes entre les mains d'un monstre sans visage : la production pour la production, certains diront : le capital.** Mais celui-ci n'est plus qu'un outil de moins en moins personnel pour assurer la dominance.

Il faut cependant reconnaître qu'aujourd'hui encore, la possession du capital permet de « se payer » des technocrates en l'absence parfois de toute qualification professionnelle.

Si l'on a bien voulu suivre notre raisonnement, on conçoit la difficulté qu'il y a apparemment à ordonner autour d'un axe biologique commun, qui est la recherche de la dominance, la multitude des processus secondaires, amélioration des conditions de vie des dominés, participation de plus en plus grande de ceux-ci au produit matériel de leur travail, impersonnalisation progressive du capital, importance croissante de l'emprise de la technocratie aveugle et de la bureaucratie, puisque cet axe commun n'est jamais invoqué.

Il paraît aujourd'hui évident que la décision d'investir n'appartient plus aux politiques mais aux banquiers. Quoi de plus logique qu'ils décident de vendre leur argent aux plus offrants ?

Seuls les multinationales peuvent leur servir des taux d'intérêts aussi élevés du fait d'un différentiel de 25 points sur l'impôt qu'ils versent aux citoyens (33% d'IS pour les PME, 8% pour les multinationales d'après un rapport parlementaire de 2013).

Les multinationales partagent ainsi avec les banques le pouvoir d'orienter nos vies là où leurs profits seront les plus élevés, pas dans une logique d'intérêt général.

Cf. [schéma sur la recherche](#)



Il est même, consciemment ou inconsciemment, camouflé sous une phraséologie trompeuse : plein épanouissement des personnalités humaines, participation aux bénéfices (non au pouvoir), liberté, égalité des chances... à devenir bourgeois, c'est-à-dire participant à la propriété du capital, alors même que le plaisir et la récompense tendent à passer de la possession à la décision.

Mais - comme nous l'avons invoqué déjà dans *L'Homme imaginant* - *quelle est donc cette décision, quel est ce pouvoir qui ne peuvent décider autre chose que du meilleur moyen de faire un peu plus de marchandises, pour faire un peu plus de profit, de façon à accroître les investissements qui permettront d'accroître la production de marchandises, donc le profit, etc.*

Le drame enfin résulte de ce que ce comportement humain, animé par ce que nous n'aurons plus aucune hésitation à dénommer un « mythe », la production, ne règle pas seulement les rapports interindividuels mais aussi ceux des groupes sociaux, les plus forts, les plus productifs en biens de consommation engloutissant les plus faibles, et à un échelon d'organisation supérieur les nations, et même les groupes de nations, les « blocs » qui entrent en compétition sur leur productivité.

On sait que les écologistes ont, depuis quelque temps, attiré l'attention sur la destruction accélérée par l'homme de la biosphère. Nous pensons qu'il est possible de résumer tout le problème écologique dans son infinie complexité de la manière suivante : la biosphère est la conséquence de la transformation par les systèmes vivants de l'énergie photonique solaire. Sur le plan énergétique toute l'évolution des espèces résulte de la transformation de cette énergie photonique en énergie chimique dans des systèmes de plus en plus complexes jusqu'à l'homme. Celui-ci ne peut, en ouvrant la bouche, se nourrir de photons solaires.

Cette phraséologie correspond bien au « progrès social » mis en avant par certains.

On rappellera le concept de **storytelling** : *C'est l'application de procédés narratifs dans la technique de communication pour renforcer l'adhésion du public au fond du discours.*

Le storytelling consiste à essayer de faire naître au sein des organisations ou du public une ou plusieurs histoires à fort pouvoir de séduction et de conviction. Ces histoires, qui peuvent être de simples anecdotes ou des discours entiers, servent à faire passer, avec plus d'efficacité, des messages complexes, selon le principe que « l'émotion rend plus réceptif ». Selon [Wikipédia](#)



Il a besoin de toutes les formes vivantes pour y parvenir, depuis les plantes photosynthétiques et le plancton marin, en passant par les bactéries qui recyclent les matières organiques, de nombreux insectes, des oiseaux et des mammifères. Les rapports de ces multiples formes vivantes entre elles constituent les écosystèmes dont les équilibres fragiles commencent à peine à être entrevus. Le bénéfice d'une production industrielle accrue n'est souvent ainsi qu'un bénéfice à court terme et un drame à longue échéance, si cette production détruit maladroitement ces équilibres et perturbe une étape de la transformation, indispensable à l'homme, de l'énergie photonique solaire en énergie chimique qu'il doit utiliser pour s'alimenter. D'autres conséquences de la croissance ont été également invoquées : **épuisement des ressources énergétiques**, accumulation accélérée de déchets non recyclables dans les grands cycles de la matière. **C'est ainsi que la recherche de la dominance à travers le mythe de la production de biens consommables, exigeant aussi de fortes concentrations humaines au sein des mégalo-poles modernes, polluant au profit surtout des dominants (puisque c'est la recherche de la dominance qui en est la motivation) des biens collectifs, comme l'air, l'eau, l'espace bâti et l'espace sonore, de même que les rapports interhumains sous toutes leurs formes arrivent aujourd'hui à constituer une réelle menace pour l'espèce humaine tout entière. »**

Il paraît aujourd'hui évident que les tensions sur les matières premières génèrent de nombreux conflits et qu'elles ne peuvent que s'aggraver très rapidement à mesure que la population mondiale et son niveau d'équipement augmentent.

Quel sera le facteur cinétiquement déterminant ou limitant de cette évolution ? L'épuisement des ressources ou à minima le contrôle de leurs prix ne serait-il pas le risque le plus pressant aujourd'hui ?

L'Homme, habitué au confort, ayant grâce au progrès social éliminé de nombreuses causes de mortalité, ne se retrouve-t-il pas face aux limites du système Terre, niveau d'organisation contrôlé par un, supérieur, qu'il n'a pas encore exploré ?



Chapitre VI

Information, hiérarchies de valeurs et classes sociales. Malaise et crises sociales

« Puisque nous en sommes maintenant persuadés, la source la plus abondante de plus-value n'est pas le travail manuel, la force de travail, l'activité thermodynamique de l'ouvrier, mais l'utilisation de l'information sous une forme de plus en plus abstraite, parce qu'elle est capable de façonner la matière, de la « transformer » en machines, de l' « informer », et que ces machines permettront d'accroître considérablement la production, donc le profit et en conséquence la dominance, on peut se poser la question de savoir pourquoi les technocrates ne sont pas à la tête du mouvement révolutionnaire contre le pouvoir des détenteurs du capital.

Il y a à cela plusieurs raisons évidentes. La plus immédiate certainement, c'est que la domination n'est plus liée au seul pouvoir du capital. Rappelons que la finalité fondamentale d'un organisme vivant est la recherche du plaisir qui s'obtient par la dominance. Aussi longtemps que celle-ci aboutit à deux types d'individus, le maître et l'esclave, l'opresseur et l'opprimé, le dominant et le dominé, la distinction hiérarchique est simple, l'antagonisme facile. Dès qu'un système hiérarchique complexe apparaît il n'en est plus de même. *Ce qui fait la solidité d'un système hiérarchique complexe, c'est qu'on y trouve à chaque niveau de l'échelle des dominants et des dominés.* Dans un tel système, tout individu est dominé par d'autres mais domine un plus « petit » que lui-même ; le manoeuvre le plus défavorisé, dans notre système social, en rentrant chez lui frappera du poing sur la table, s'écriera : « Femme, apporte-moi la soupe » et, si un enfant est un peu turbulent, il lui donnera une claque.



Il aura l'impression d'être le maître chez lui, celui auquel on obéit, celui qu'on respecte et qu'on admire, tout enfant prenant son père comme idéal du moi dans sa tendre enfance. Cette domination familiale lui suffira souvent à combler son désir de se satisfaire.

Par contre, dès qu'il sort de chez lui il trouvera des dominants, ceux situés à l'échelon immédiatement supérieur dans la hiérarchie du degré d'abstraction de l'information professionnelle. Et, comme le chimpanzé soumis à l'égard du chimpanzé dominant, tout son système nerveux sera en remue-ménage, en activité sécrétoire désordonnée, car dans nos sociétés modernes il lui est impossible de fuir. Il doit se soumettre. Il ne peut plus combattre sous peine de voir sa subsistance lui échapper. Il en résulte une souffrance biologique journalière, un malaise, un mal-être. Cependant, cette soumission n'a pas que des inconvénients. Le travail en « miettes » qui institue une dépendance étroite de chaque individu à l'égard des autres, n'est plus ressenti seulement comme une aliénation. Alors que l'homme du paléolithique était un véritable polytechnicien à l'égard de la technique du moment, l'homme moderne est incapable, quel que soit son niveau technique, de subvenir seul à ses besoins fondamentaux. Ce que l'homme moderne ressent comme une aliénation, c'est de ne pouvoir décider de son propre destin, de ne pouvoir agir sur l'environnement, dans tous les cas par un acte gratifiant pour lui-même. Mais d'un autre côté, cette absence de pouvoir de décision, sur lequel nous aurons à revenir en discutant sa réalité, le sécurise. Il sait qu'il a peu de chances de mourir de faim et que certaines responsabilités lui sont épargnées. Son déficit informationnel, source d'angoisse, est considérable et cependant il fait confiance à ceux qui sont prétendus savoir et agir à sa place. Cette confiance le sécurise. Il existe donc, dans le comportement de l'homme de nos sociétés évoluées, un curieux mélange de désirs inassouvis, du fait d'une possibilité extrêmement réduite d'actions gratifiantes dans l'environnement, et de sécurisation, du fait qu'il fait partie d'un ensemble social qui décide pour lui et assouvit ses besoins fondamentaux.



Nous aurons à discuter longuement de la question du pouvoir et de la démocratie. Mais notons déjà que ce mélange d'assouvi et d'inassouvi est pour nous l'origine du « malaise » social.

D'autre part, plus le niveau de décision s'éloigne de lui, plus il devient abstrait, plus il a tendance à l'occulter, à l'ignorer. En réalité, sa gratification, comme sa souffrance d'aliénation, se situent dans son entourage immédiat, dans la partie de sa niche environnementale qu'il peut toucher chaque jour de la main, celle dont il peut découvrir simplement la structure et la causalité. Qu'il en retire gratification ou souffrance, il aura tendance alors à rendre responsable de son état les niveaux d'organisation dont il ne possède qu'une idée abstraite ; il retrouve en quelque sorte, de nos jours, la tendance mythique des premiers hommes à l'égard des dieux. Les dieux modernes ont nom Liberté, Egalité, Démocratie, Etat, Classes sociales, Pouvoir, Justice, Partis, etc., et leurs prêtres efficaces ou maladroits, despotes ou bienveillants, s'appellent gouvernants, présidents-directeurs généraux, bourgeois, technocrates et bureaucrates, patrons, cadres, permanents, etc.

Déçu par certains intermédiaires et certains dieux, l'homme moderne souhaite parfois améliorer son sort en changeant de religion. Mais il ne remet jamais en question le système hiérarchique, ses causes (nous dirions ses facteurs comportementaux) et n'a pas encore compris qu'en déplaçant simplement les pièces sur l'échiquier, il n'en fera pas pour autant disparaître le quadrillage, c'est-à-dire la structure de base, celle des comportements.

Nous commençons à comprendre ainsi pourquoi le technocrate est assez rarement révolutionnaire et ne cherche pas à faire disparaître non pas le pouvoir établi, mais beaucoup plus précisément la structure hiérarchique. *C'est que cette structure hiérarchique lui permet de se gratifier.* »



Chapitre VI

Information, hiérarchies de valeurs et classes sociales. Malaise et crises sociales

« Puisque nous en sommes maintenant persuadés, la source la plus abondante de plus-value n'est pas le travail manuel, la force de travail, l'activité thermodynamique de l'ouvrier, mais l'utilisation de l'information sous une forme de plus en plus abstraite, parce qu'elle est capable de façonner la matière, de la « transformer » en machines, de l' « informer », et que ces machines permettront d'accroître considérablement la production, donc le profit et en conséquence la dominance, on peut se poser la question de savoir pourquoi les technocrates ne sont pas à la tête du mouvement révolutionnaire contre le pouvoir des détenteurs du capital.

Il y a à cela plusieurs raisons évidentes. La plus immédiate certainement, c'est que la domination n'est plus liée au seul pouvoir du capital. Rappelons que la finalité fondamentale d'un organisme vivant est la recherche du plaisir qui s'obtient par la dominance. Aussi longtemps que celle-ci aboutit à deux types d'individus, le maître et l'esclave, l'opresseur et l'opprimé, le dominant et le dominé, la distinction hiérarchique est simple, l'antagonisme facile. Dès qu'un système hiérarchique complexe apparaît il n'en est plus de même. *Ce qui fait la solidité d'un système hiérarchique complexe, c'est qu'on y trouve à chaque niveau de l'échelle des dominants et des dominés.* Dans un tel système, tout individu est dominé par d'autres mais domine un plus « petit » que lui-même ; le manoeuvre le plus défavorisé, dans notre système social, en rentrant chez lui frappera du poing sur la table, s'écriera : « Femme, apporte-moi la soupe » et, si un enfant est un peu turbulent, il lui donnera une claque.

Peut-on penser que ce qui fait la stabilité d'un système hiérarchique est sa capacité à ignorer sa dominance ?

Les ONG occidentales ne permettent-elles pas à de nombreuses personnes (certainement sincères) de masquer la culpabilité d'appartenir à un groupe d'individu dont l'organisation technologique lui permet de dominer de manière éhontée d'autres afin de maintenir l'accès aux ressources lui procurant leur confort ?



Il aura l'impression d'être le maître chez lui, celui auquel on obéit, celui qu'on respecte et qu'on admire, tout enfant prenant son père comme idéal du moi dans sa tendre enfance. Cette domination familiale lui suffira souvent à combler son désir de se satisfaire. Par contre, dès qu'il sort de chez lui il trouvera des dominants, ceux situés à l'échelon immédiatement supérieur dans la hiérarchie du degré d'abstraction de l'information professionnelle. Et, comme le chimpanzé soumis à l'égard du chimpanzé dominant, tout son système nerveux sera en remue-ménage, en activité sécrétoire désordonnée, **car dans nos sociétés modernes il lui est impossible de fuir. Il doit se soumettre**. Il ne peut plus combattre sous peine de voir sa subsistance lui échapper. Il en résulte une souffrance biologique journalière, un malaise, un mal-être. Cependant, cette soumission n'a pas que des inconvénients. Le travail en « miettes » qui institue une dépendance étroite de chaque individu à l'égard des autres, n'est plus ressenti seulement comme une aliénation. Alors que l'homme du paléolithique était un véritable polytechnicien à l'égard de la technique du moment, l'homme moderne est incapable, quel que soit son niveau technique, de subvenir seul à ses besoins fondamentaux. Ce que l'homme moderne ressent comme une aliénation, c'est de ne pouvoir décider de son propre destin, de ne pouvoir agir sur l'environnement, dans tous les cas par un acte gratifiant pour lui-même. Mais d'un autre côté, cette absence de pouvoir de décision, sur lequel nous aurons à revenir en discutant sa réalité, le sécurise. Il sait qu'il a peu de chances de mourir de faim et que certaines responsabilités lui sont épargnées. Son déficit informationnel, source d'angoisse, est considérable et cependant il fait confiance à ceux qui sont prétendus savoir et agir à sa place. Cette confiance le sécurise. Il existe donc, dans le comportement de l'homme de nos sociétés évoluées, un curieux mélange de désirs inassouvis, du fait d'une possibilité extrêmement réduite d'actions gratifiantes dans l'environnement, et de sécurisation, du fait qu'il fait partie d'un ensemble social qui décide pour lui et assouvit ses besoins fondamentaux.

Ne serait-il pas essentiel d'intégrer dans les critères permettant d'évaluer la démocratie la possibilité de fuir ?

Comment interpréter l'avancée du numérique et du transhumanisme dans nos vies sans y voir une impossibilité tous les jours plus grande de fuir ?

Comment ne pas constater qu'un meilleur des mondes, dans lequel l'Homme n'est plus qu'une variable d'ajustement de la production, se met en place un peu plus chaque jour, faute de raisonnement systémique et de compréhension de la finitude du système et des déterminismes qui nous guident ?



Nous aurons à discuter longuement de la question du pouvoir et de la démocratie. Mais notons déjà que ce mélange d'assouvi et d'inassouvi est pour nous l'origine du « malaise » social.

D'autre part, plus le niveau de décision s'éloigne de lui, plus il devient abstrait, plus il a tendance à l'occulter, à l'ignorer. En réalité, sa gratification, comme sa souffrance d'aliénation, se situent dans son entourage immédiat, dans la partie de sa niche environnementale qu'il peut toucher chaque jour de la main, celle dont il peut découvrir simplement la structure et la causalité. Qu'il en retire gratification ou souffrance, il aura tendance alors à rendre responsable de son état les niveaux d'organisation dont il ne possède qu'une idée abstraite ; il retrouve en quelque sorte, de nos jours, la tendance mythique des premiers hommes à l'égard des dieux. Les dieux modernes ont nom Liberté, Egalité, Démocratie, Etat, Classes sociales, Pouvoir, Justice, Partis, etc., et leurs prêtres efficaces ou maladroits, despotes ou bienveillants, s'appellent gouvernants, présidents-directeurs généraux, bourgeois, technocrates et bureaucrates, patrons, cadres, permanents, etc.

Déçu par certains intermédiaires et certains dieux, l'homme moderne souhaite parfois améliorer son sort en changeant de religion. Mais il ne remet jamais en question le système hiérarchique, ses causes (nous dirions ses facteurs comportementaux) et n'a pas encore compris qu'en déplaçant simplement les pièces sur l'échiquier, il n'en fera pas pour autant disparaître le quadrillage, c'est-à-dire la structure de base, celle des comportements.

Nous commençons à comprendre ainsi pourquoi le technocrate est assez rarement révolutionnaire et ne cherche pas à faire disparaître non pas le pouvoir établi, mais beaucoup plus précisément la structure hiérarchique. *C'est que cette structure hiérarchique lui permet de se gratifier.* »

La quantité d'information à traiter pour un individu aujourd'hui n'est-elle pas un enjeu majeur de la possibilité d'une conscience ?

Les médias ont adopté depuis des années une stratégie de flux élevé d'information à l'aide des « réseaux sociaux ». Comment est-il possible de faire la part des choses entre ces informations ?

Le « progrès » apparaît ici tel la foi, impossible à définir ou démontrer, en son nom on justifie les pires exactions et on excommunie du monde occidental.

Voir le texte de Robert Buron, créateur du Groupe des Dix avec Henri Laborit [ici](#)



Chapitre VIII

La démocratie et la notion de pouvoir

« Mais puisque l'information est nécessaire à l'action efficace, comment le peuple peut-il agir puisqu'il est ou bien non informé, ou plus gravement encore, informé de façon unidimensionnelle, orientée de manière à maintenir les structures hiérarchiques et de domination, cela aussi bien en régimes capitalistes que socialistes existants. Tant que les informations seront entre les mains de quelques-uns, que leur diffusion se fera de haut en bas, après filtrage, et qu'elles seront reçues à travers la grille imposée par ceux qui ne désirent pas, pour la satisfaction de leur dominance, que cette grille soit contestée ou qu'elle se transforme, la démocratie est un vain mot, la fausse monnaie du socialisme.

Or, pour que les informations puissent sourdre de partout et non pas sortir toujours du même robinet, une totale liberté d'expression (nous ne disons pas d'action) et de diffusion de l'expression est évidemment indispensable. Une idée neuve a déjà bien du mal à se faire entendre en dehors de tout musellement de l'expression, du seul fait qu'elle ne s'est pas inscrite dans les schémas nerveux antérieurs.



Elle est génératrice d'angoisse du fait du déficit informationnel. *Il ne suffit pas seulement d'émettre une information, il faut encore un système sensible pour la recevoir et la plupart du temps cette information ressemble à une chaîne nouvelle de télévision pour laquelle aucun appareil de réception ne posséderait de structure d'accueil.* Elle passe dans l'air sans se transformer, se traduire dans une image. Mais surtout, même si elle peut être accrochée et traduite en langage clair, il faut aussi des spectateurs pour l'enregistrer, pour la fixer dans leur mémoire, pour qu'elle constitue pour eux une expérience supplémentaire, un enrichissement du matériel sur lequel pourront travailler les systèmes associatifs individuels. Il faut donc du temps libre pour la recevoir et la traiter. Ce temps libre sera pris sur le temps consacré au travail productif et en conséquence la production en pâtira.

On peut ainsi exprimer cette notion fondamentale que l'existence du socialisme est fonction du temps qui sera accordé au peuple (au plus grand nombre), et quel que soit le degré de la formation technique des individus qui le composent, pour s'informer, la production et la croissance dussent-elles en souffrir, ce qui est probable. »



Chapitre VIII

La démocratie et la notion de pouvoir

« Mais puisque l'information est nécessaire à l'action efficace, comment le peuple peut-il agir puisqu'il est ou bien non informé, ou plus gravement encore, informé de façon unidimensionnelle, orientée de manière à maintenir les structures hiérarchiques et de domination, cela aussi bien en régimes capitalistes que socialistes existants. **Tant que les informations seront entre les mains de quelques-uns, que leur diffusion se fera de haut en bas, après filtrage, et qu'elles seront reçues à travers la grille imposée par ceux qui ne désirent pas, pour la satisfaction de leur dominance, que cette grille soit contestée ou qu'elle se transforme, la démocratie est un vain mot, la fausse monnaie du socialisme.**

Or, pour que les informations puissent sourdre de partout et non pas sortir toujours du même robinet, **une totale liberté d'expression (nous ne disons pas d'action) et de diffusion de l'expression est évidemment indispensable.** Une idée neuve a déjà bien du mal à se faire entendre en dehors de tout musellement de l'expression, du seul fait qu'elle ne s'est pas inscrite dans les schémas nerveux antérieurs.

Laborit n'a pas vécu la révolution d'internet, il semble néanmoins qu'il ait perçu l'évolution incroyable que ce médium permet en termes d'ouverture de l'information.

J'en suis arrivé à me demander si il n'a pas plus été entendu par ceux qui veulent museler cette liberté que par ceux qui auraient pu la développer... Le *Groupe des Dix* fut en ce sens un échec.



Elle est génératrice d'angoisse du fait du déficit informationnel. *Il ne suffit pas seulement d'émettre une information, il faut encore un système sensible pour la recevoir et la plupart du temps cette information ressemble à une chaîne nouvelle de télévision pour laquelle aucun appareil de réception ne posséderait de structure d'accueil.* Elle passe dans l'air sans se transformer, se traduire dans une image. Mais surtout, même si elle peut être accrochée et traduite en langage clair, il faut aussi des spectateurs pour l'enregistrer, pour la fixer dans leur mémoire, pour qu'elle constitue pour eux une expérience supplémentaire, **un enrichissement du matériel sur lequel pourront travailler les systèmes associatifs individuels. Il faut donc du temps libre pour la recevoir et la traiter.** Ce temps libre sera pris sur le temps consacré au travail productif et en conséquence la production en pâtira.

On peut ainsi exprimer cette notion fondamentale que l'existence du socialisme est fonction du temps qui sera accordé au peuple (au plus grand nombre), et quel que soit le degré de la formation technique des individus qui le composent, pour s'informer, la production et la croissance dussent-elles en souffrir, ce qui est probable. »

C'est bien l'esprit de cette lecture commentée : !

D'évidence, ni le système scolaire, ni le système informationnel actuels ne permettent la « sédimentation » des informations qui structurent la réflexion.

Internet est ne peut être un outil efficace que s'il s'accompagne de temps pour comparer, échanger, mettre en opposition des idées.



Chapitre XI

Information professionnelle et information généralisée

« L'information circulante exige donc une certaine rapidité de diffusion que les moyens audiovisuels permettent d'obtenir à condition de laisser le temps suffisant pour la recevoir et la traiter . Elle exige aussi des organes capables de la décoder. C'est pourquoi nous avons insisté plus haut sur les méthodes qui n'ont pour but en fin de compte que de permettre de décoder correctement les messages particulièrement nombreux que pour recevoir l'homme contemporain. Mais pour cela, répétons-le, il est nécessaire que ne s'interpose pas entre l'émission et la réception une première grille filtrante et surtout déformante, celle des pouvoirs hiérarchiques . Il faut enfin noter que ces informations seraient beaucoup moins nombreuses si le message pouvait être protégé du brouillage de tous les jugements de valeur, brouillage qui résulte de son passage à travers tous les systèmes fermés qui l'utilisent uniquement pour défendre leur structure et n'en restituent qu'une version réduite ou déformée. C'est ce que fait la presse quotidienne dont les différents organes ne seront lus que sur le critère affectif du niveau hiérarchique et du vécu gratifiant de celui qui en prend connaissance. L'objectivité de l'information, comme on dit, est une farce. Il suffit de constater la diversité d'appréciation d'un même fait banal, tel un accident de la circulation, par une dizaine de personnes ayant assisté à l'événement.



En en faisant le récit chacune en réalité exprime ses désirs inconscients, ses jugements de valeur, ses automatismes socioculturels. Seule la diversité de l'information, la multiplicité de ses sources, peuvent espérer fournir aux individus le matériel indispensable au travail imaginaire et créateur . Tout endoctrinement facilité par l'ignorance de l'informé, ne lui présentant qu'un aspect des choses, tendant à lui imposer des automatismes de pensée et de comportement, occultant les opinions contraires en décrétant qu'elles sont erronées ou tentant de les présenter de telle sorte qu'elles perdent aussitôt toute cohérence face à la solution préparée par celui qui informe, individu ou institution, est l'expression d'un mépris profond de l'homme. C'est considérer qu'il est incapable de se faire une opinion personnelle parce qu'ignorant, ce qui est vrai, mais au lieu de combler son ignorance en lui fournissant des opinions et des informations différentes ou contraires, c'est le tromper que de ne lui montrer qu'un aspect des choses. C'est le considérer comme un sous-homme, c'est faire preuve d'un véritable racisme. Le rôle d'un pouvoir ne devrait pas être de « former » l'opinion, mais de lui fournir des éléments d'information nombreux et différenciés permettant à chaque individu de remettre en cause chaque jour les bases de la pérennité de ce pouvoir même. Autrement dit, ce serait alors se supprimer tout pouvoir centralisé. Ce serait de fournir à chaque individu les moyens d'apporter sa part imaginative à la construction jamais finie de la société humaine.



L'information généralisée n'a pas sa place seulement à l'école ou à l'université, mais aussi au sein de tous les groupes humains au cours du processus de production. Imaginons que chaque homme au travail puisse bénéficier chaque jour, de 17 à 65 ans, âge de sa retraite, de deux heures pour s'informer. S'informer des problèmes qui se posent aux niveaux d'organisation de l'entreprise où il travaille, mais aussi à tous les niveaux d'organisation sus-jacents qui englobent cette entreprise : niveau municipal, urbain, régional, national, international, planétaire. Supposons qu'il puisse aborder ces problèmes non point avec la seule aide de l'«analyse» rationnelle, mais qu'il puisse faire aussi la part dans son discours et dans celui des autres de l'inconscient des engrammations socioculturelles, des préjugés et jugements de valeurs, individuels et de classe. Supposons qu'il apprenne ainsi à se méfier de ses propres comportements, comme de ceux des autres . Supposons enfin qu'une information non dirigée, multidisciplinaire et vulgarisatrice, lui soit fournie, dépourvue de certitude affective et de dogmes, d'affirmations gratuites mais présentées comme «scientifiques» pour faire sérieux et s'imposer plus facilement, qu'une information constamment contradictoire lui soit fournie aux lieux mêmes de réunion dans l'entreprise, mais aussi par l'intermédiaire des mass media et dans son groupe de résidence, on imagine mal la richesse du matériel mémorisé que son cortex orbito-frontal aurait alors à sa disposition. Utopie peut-être, mais vers laquelle on pourrait tout au moins tendre. »



Chapitre XI

Information professionnelle et information généralisée

« L'information circulante exige donc une certaine rapidité de diffusion que les moyens audiovisuels permettent d'obtenir **à condition de laisser le temps suffisant pour la recevoir et la traiter**. Elle exige aussi des organes capables de la décoder. C'est pourquoi nous avons insisté plus haut sur les méthodes qui n'ont pour but en fin de compte que de permettre de décoder correctement les messages particulièrement nombreux que pour recevoir l'homme contemporain. Mais pour cela, répétons-le, il est nécessaire que ne s'interpose pas entre l'émission et la réception une première grille filtrante et surtout déformante, celle des pouvoirs hiérarchiques. Il faut enfin noter que ces informations seraient beaucoup moins nombreuses si le message pouvait être protégé du brouillage de tous les jugements de valeur, brouillage qui résulte de son passage à travers tous les systèmes fermés qui l'utilisent uniquement pour défendre leur structure et n'en restituent qu'une version réduite ou déformée. C'est ce que fait la presse quotidienne dont les différents organes ne seront lus que sur le critère affectif du niveau hiérarchique et du vécu gratifiant de celui qui en prend connaissance. **L'objectivité de l'information, comme on dit, est une farce**. Il suffit de constater la diversité d'appréciation d'un même fait banal, tel un accident de la circulation, par une dizaine de personnes ayant assisté à l'événement.

L'évolution du streaming numérique (réseaux sociaux, portails, stimulations permanentes) ne nous laisse pas ce temps... Pourquoi ?
Peut-on encore éviter cette question aux contours inquiétants sur le cynisme des dominants actuels ?

Le [schéma conscience=f\(qté d'infos\)](#) paraît bien illustrer cette problématique.

On pourrait s'essayer à une comparaison entre la recherche scientifique de connaissances et celle d'informations par les médias.

Imagine-t-on un instant une équipe de chercheurs ne pas lister les biais de lecture et s'y référer à tout moment ?

Quel média d'information réalise ce travail aujourd'hui ?

Lequel affiche ses financeurs en avouant qu'ils induisent un biais ?

Lequel présente les CV de ces rédacteurs en indiquant comment challenger ses résultats ?

[Quel secteur scientifique pourrait n'avoir que 2 sources d'informations comme le font les médias avec AFP et Reuteurs ?](#)



En en faisant le récit chacune en réalité exprime ses désirs inconscients, ses jugements de valeur, ses automatismes socioculturels. **Seule la diversité de l'information, la multiplicité de ses sources, peuvent espérer fournir aux individus le matériel indispensable au travail imaginaire et créateur.** Tout endoctrinement facilité par l'ignorance de l'informé, ne lui présentant qu'un aspect des choses, tendant à lui imposer des automatismes de pensée et de comportement, occultant les opinions contraires en décrétant qu'elles sont erronées ou tentant de les présenter de telle sorte qu'elles perdent aussitôt toute cohérence face à la solution préparée par celui qui informe, individu ou institution, est l'expression d'un mépris profond de l'homme. **C'est considérer qu'il est incapable de se faire une opinion personnelle parce qu'ignorant, ce qui est vrai, mais au lieu de combler son ignorance en lui fournissant des opinions et des informations différentes ou contraires, c'est le tromper que de ne lui montrer qu'un aspect des choses.** C'est le considérer comme un sous-homme, c'est faire preuve d'un véritable racisme. Le rôle d'un pouvoir ne devrait pas être de « former » l'opinion, mais de lui fournir des éléments d'information nombreux et différenciés permettant à chaque individu de remettre en cause chaque jour les bases de la pérennité de ce pouvoir même. **Autrement dit, ce serait alors se supprimer tout pouvoir centralisé. Ce serait de fournir à chaque individu les moyens d'apporter sa part imaginative à la construction jamais finie de la société humaine.**

Bizarrement, au moment où les moyens de diversifier nos sources apparaissent, le système occidental cherche à délégitimer certaines sources qu'il ne contrôle pas. On mesure la supercherie d'un système qui loin de libérer aliène...

Dans d'autres temps, parler latin permit à certains intermédiaires de prendre une place confortable dans la dominance.

Il semble qu'aujourd'hui beaucoup d'« experts » utilisent un vocabulaire et une syntaxe les plus inaccessibles possibles afin de ne pas partager la réflexion sur « leur » savoir.

Cette partie coopérative reste à inventer, une fois la conscience et la connaissance acquises.

Il est probable que nos générations ne la verrons pas.



L'information généralisée n'a pas sa place seulement à l'école ou à l'université, mais aussi au sein de tous les groupes humains au cours du processus de production. Imaginons que chaque homme au travail puisse bénéficier chaque jour, de 17 à 65 ans, âge de sa retraite, de deux heures pour s'informer. S'informer des problèmes qui se posent aux niveaux d'organisation de l'entreprise où il travaille, mais aussi à tous les niveaux d'organisation sus-jacents qui englobent cette entreprise : niveau municipal, urbain, régional, national, international, planétaire. Supposons qu'il puisse aborder ces problèmes non point avec la seule aide de l'«analyse» rationnelle, mais qu'il puisse faire aussi la part dans son discours et dans celui des autres de l'inconscient des engrammations socioculturelles, des préjugés et jugements de valeurs, individuels et de classe. Supposons qu'il apprenne ainsi à se méfier de ses propres comportements, comme de ceux des autres . Supposons enfin qu'une information non dirigée, multidisciplinaire et vulgarisatrice, lui soit fournie, dépourvue de certitude affective et de dogmes, d'affirmations gratuites mais présentées comme «scientifiques» pour faire sérieux et s'imposer plus facilement, qu'une information constamment contradictoire lui soit fournie aux lieux mêmes de réunion dans l'entreprise, mais aussi par l'intermédiaire des mass media et dans son groupe de résidence, on imagine mal la richesse du matériel mémorisé que son cortex orbito-frontal aurait alors à sa disposition. Utopie peut-être, mais vers laquelle on pourrait tout au moins tendre. »

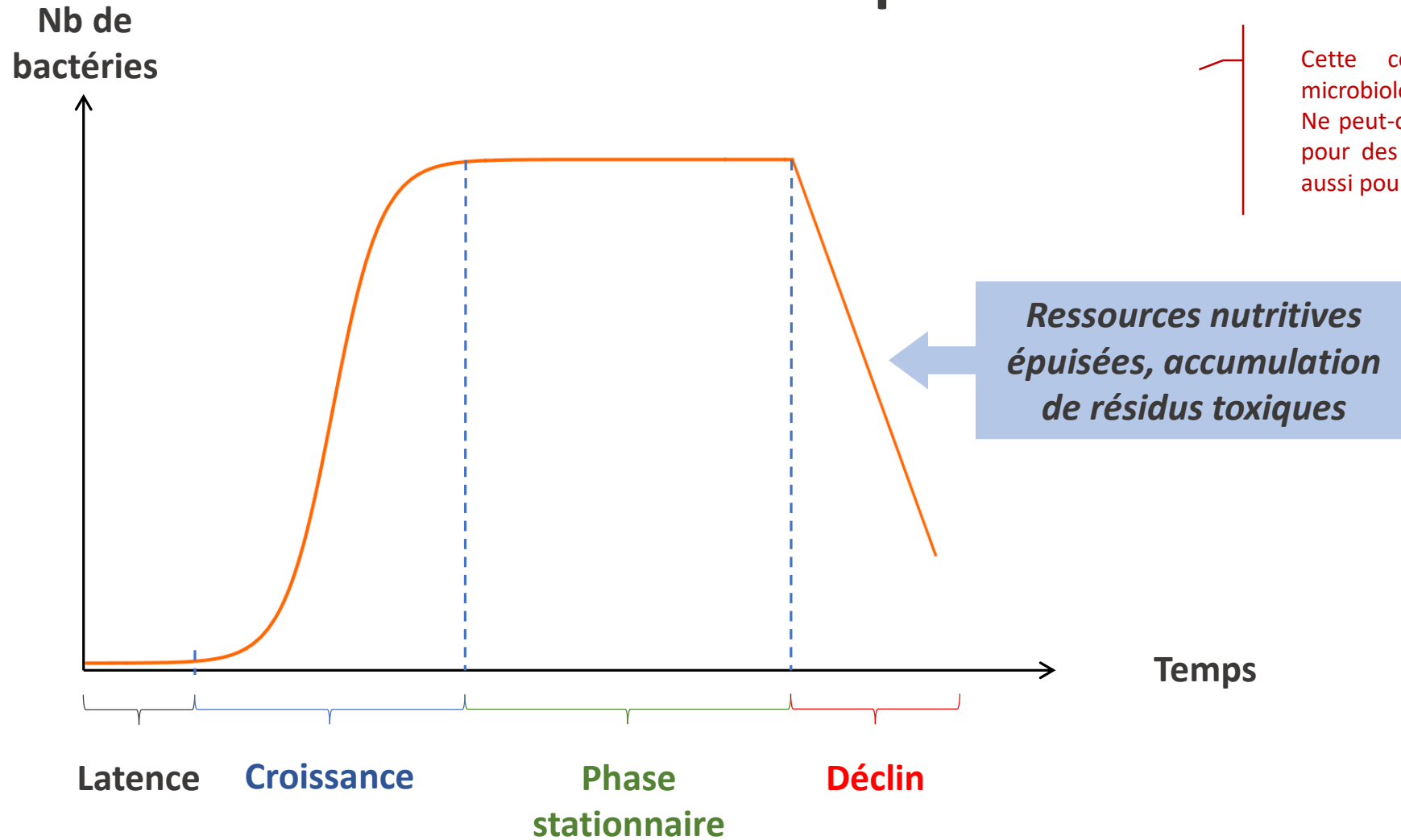
Rappelons les références à une presse libre des pouvoirs financiers (productifs) dans [l'Appel à la commémoration du 60ème anniversaire du programme du CNR du 15 mars 1944](#)

« Si utiles et si compétents que puissent être les experts, si élaborés que puissent être leurs modèles, tous ceux qui les consultent doivent rester extrêmement prudents. Tout organisme qui emploie une équipe pour l'établissement de modèles prévisionnels ou décisionnels serait sans doute avisé d'en employer une autre pour en faire la critique, et naturellement de recruter cette équipe parmi ceux qui ne partagent pas tout-à-fait les convictions de la première. »

[Maurice Allais, Conférence du 23/10/1967, « L'Économique en tant que Science »]



Croissance bactérienne en milieu fermé et en fonction du temps

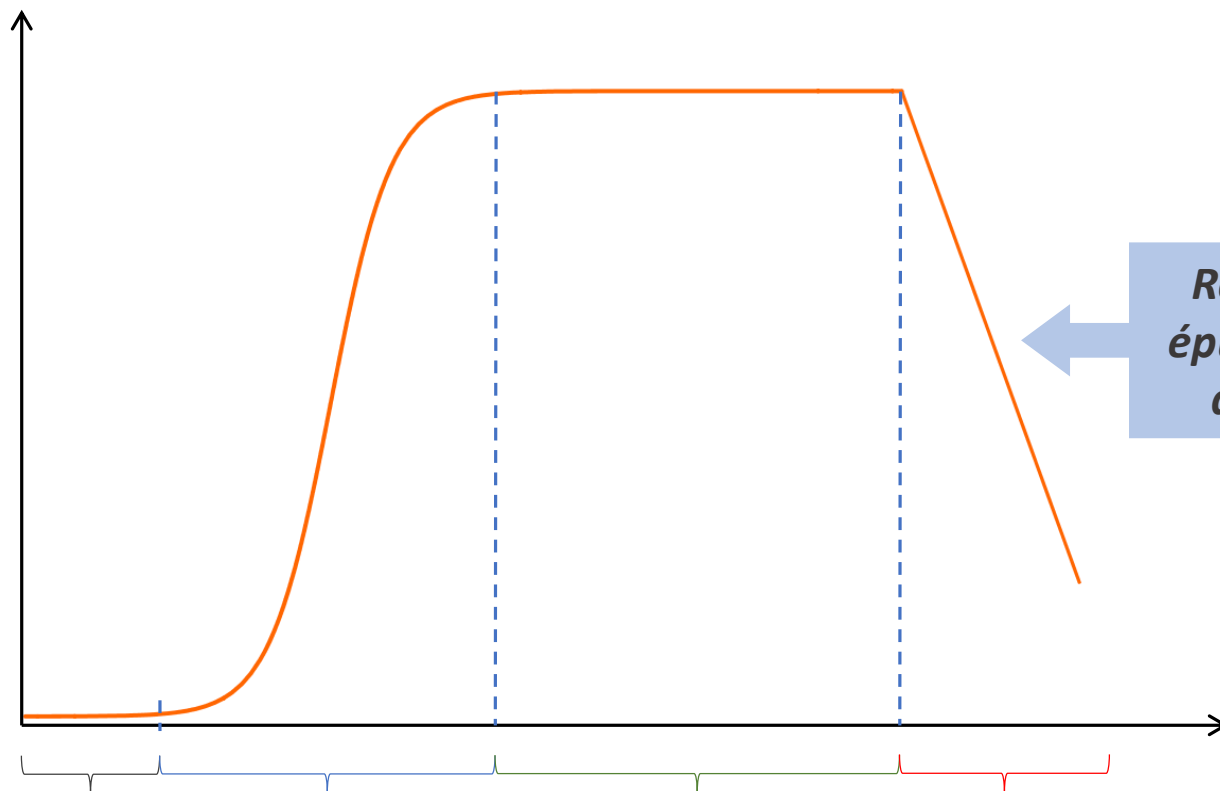


Cette courbe est bien connue des microbiologistes.
Ne peut-on pas imaginer que ce qui est vrai pour des bactéries en milieu fermé le soit aussi pour l'Homme sur Terre ?



Expansion humaine dans le système Terre en fonction du temps

Population



Latence
Croissance
Phase stationnaire
Déclin



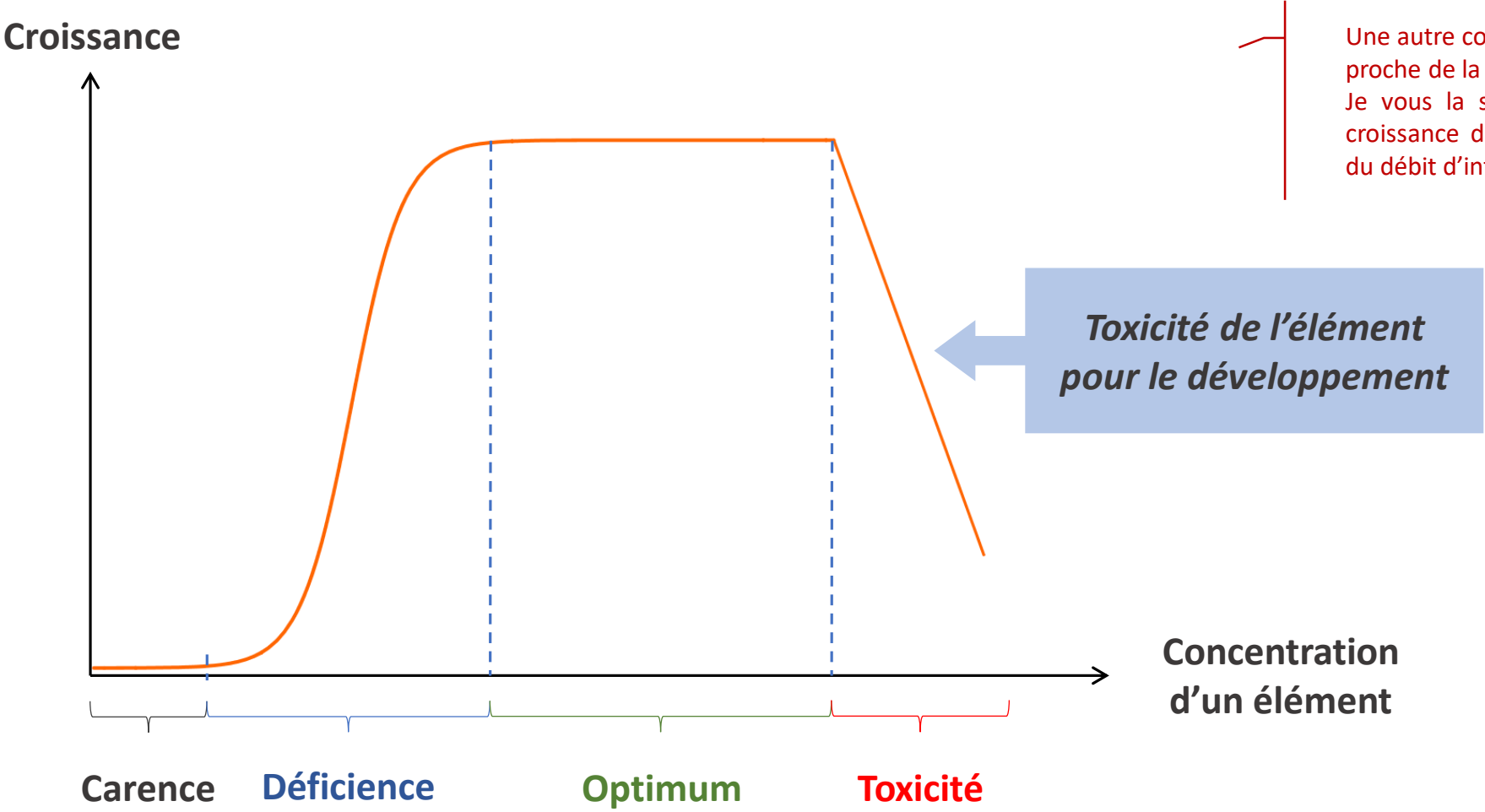
Cette courbe est bien connue des microbiologistes. Ne peut-on pas imaginer que ce qui est vrai pour des bactéries en milieu fermé le soit aussi pour l'Homme sur Terre ?

Ressources nutritives épuisées, accumulation de résidus toxiques

Retour au texte commenté



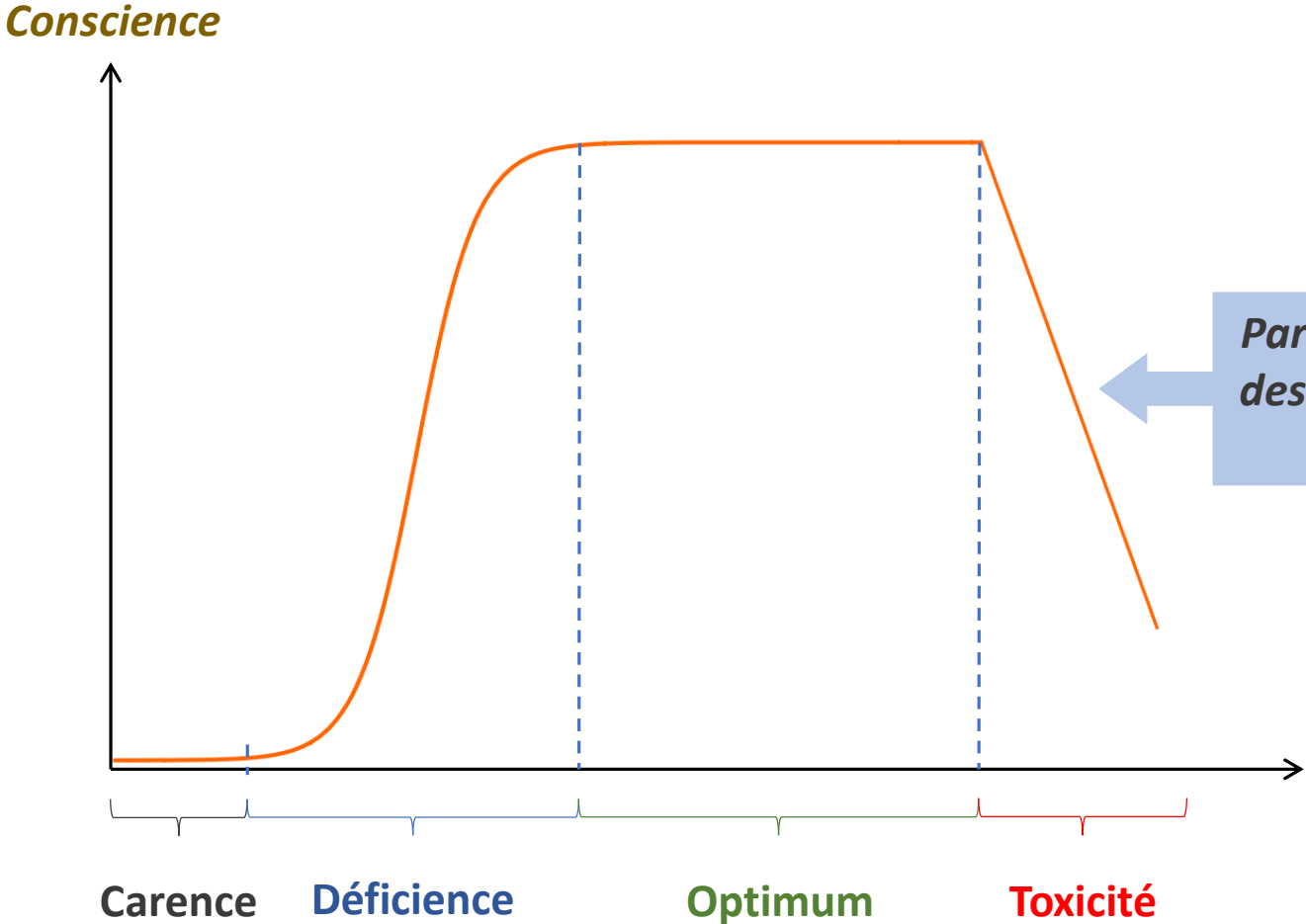
Croissance d'un végétal en fonction de la concentration d'un élément essentiel



Une autre courbe d'ailleurs étonnamment (?) proche de la première. Je vous la soumetts pour analogie avec la croissance de notre conscience en fonction du débit d'information reçu...



Evolution de la conscience en fonction du débit d'informations reçues



Une autre courbe d'ailleurs étonnamment (?) proche de la première. Je vous la soumetts pour analogie avec la croissance de notre conscience en fonction du débit d'information reçu...

Parasitage, détournement des capacités d'analyse du cerveau

Retour au texte commenté



Extrait du livre de [Robert Buron](#), (créateur du [Groupe des Dix](#)) « Pourquoi je vis ? »

Reconnaître les autres civilisations, les accepter, c'est donc vouloir vivre avec elles, dans une relation d'égalité. Mais une civilisation qui, à un moment donné de l'histoire, devient dominante, a besoin pour se conserver de toujours dominer davantage. Alors est brisée toute idée de solidarité ? Peut-on lutter contre cela ?

Là, ma réponse est, hélas, d'un terrible pessimisme :

- a) Je suis convaincu que la paix et l'équilibre du monde ne sont possibles que dans la coexistence de valeurs de civilisation différentes et harmonisées les unes avec les autres pour permettre une organisation planétaire valable.
- b) Je suis sûr, comme vous, que les civilisations les plus puissantes, techniquement et militairement, imposeront leurs valeurs aux autres.
- c) J'en conclus que le monde finira dans une catastrophe.
- d) Comme je n'aime pas l'idée de catastrophe, que j'ai le goût de la vie, et que tout ce qui bloque la vie est pour moi le mal et l'ennemi, je lutterai tant que je pourrai contre ce qui me paraît inéluctable.

Je suis très pessimiste. Je suis persuadé que les technocrates occidentaux créeront une sorte de fascisme mondial, appuyé bien sûr sur les valeurs occidentales. Seulement je lutterai de toutes mes forces contre ces technocrates.

Si on considère en effet métaphysiquement que quelque chose est mal, peu importe ce qu'on trouve rationnellement indispensable, il faut lutter contre ce qui tue la vie, parce que sans ça je me tue moi-même. La seule petite chance, c'est de faire prendre conscience aux gens que le système de domination d'une civilisation sur une autre est contraire à l'évolution de la vie, que par conséquent ils se suicident. Ils ne suicident peut-être pas le « contenant », mais ils suicident le « contenu », ce qui est beaucoup plus grave.

[Retour au texte commenté](#)



Appel à la commémoration du 60^{ème} anniversaire du programme du CNR du 15 mars 1944

« Au moment où nous voyons remis en cause le socle des conquêtes sociales de la Libération, nous, vétérans des mouvements de Résistance et des forces combattantes de la France Libre (1940-1945), appelons les jeunes générations à faire vivre et retransmettre l'héritage de la Résistance et ses idéaux toujours actuels de démocratie économique, sociale et culturelle.

Soixante ans plus tard, le nazisme est vaincu, grâce au sacrifice de nos frères et sœurs de la Résistance et des nations unies contre la barbarie fasciste. Mais cette menace n'a pas totalement disparu et notre colère contre l'injustice est toujours intacte.

Nous appelons, en conscience, à célébrer l'actualité de la Résistance, non pas au profit de causes partisans ou instrumentalisées par un quelconque enjeu de pouvoir, mais pour proposer aux générations qui nous succéderont d'accomplir trois gestes humanistes et profondément politiques au sens vrai du terme, pour que la flamme de la Résistance ne s'éteigne jamais :

- Nous appelons d'abord les éducateurs, les mouvements sociaux, les collectivités publiques, les créateurs, les citoyens, les exploités, les humiliés, à célébrer ensemble l'anniversaire du programme du Conseil national de la Résistance (C.N.R.) adopté dans la clandestinité le 15 mars 1944 : Sécurité sociale et retraites généralisées, contrôle des " féodalités économiques ", droit à la culture et à l'éducation pour tous, **presse délivrée de l'argent et de la corruption**, lois sociales ouvrières et agricoles, etc. Comment peut-il manquer aujourd'hui de l'argent pour maintenir et prolonger ces conquêtes sociales, alors que la production de richesses a considérablement augmenté depuis la Libération, période où l'Europe était ruinée ? Les responsables politiques, économiques, intellectuels et l'ensemble de la société ne doivent pas démissionner, ni se laisser impressionner par l'actuelle dictature internationale des marchés financiers qui menace la paix et la démocratie.



- Nous appelons ensuite les mouvements, partis, associations, institutions et syndicats héritiers de la Résistance à dépasser les enjeux sectoriels, et à se consacrer en priorité aux causes politiques des injustices et des conflits sociaux, et non plus seulement à leurs conséquences, à définir ensemble un nouveau " Programme de Résistance " pour notre siècle, sachant que le fascisme se nourrit toujours du racisme, de l'intolérance et de la guerre, qui eux-mêmes se nourrissent des injustices sociales.
- Nous appelons enfin les enfants, les jeunes, les parents, les anciens et les grands-parents, les éducateurs, les autorités publiques, à une véritable insurrection pacifique contre les moyens de communication de masse qui ne proposent comme horizon pour notre jeunesse que la consommation marchande, le mépris des plus faibles et de la culture, l'amnésie généralisée et la compétition à outrance de tous contre tous.

Nous n'acceptons pas que les principaux médias soient désormais contrôlés par des intérêts privés, contrairement au programme du Conseil national de la Résistance et aux ordonnances sur la presse de 1944.

Plus que jamais, à ceux et celles qui feront le siècle qui commence, nous voulons dire avec notre affection :
" **Créer, c'est résister. Résister, c'est créer** " ».

Signataires :

Lucie Aubrac, Raymond Aubrac, Henri Bartoli, Daniel Cordier, Philippe Dechartre, Georges Guingouin, Stéphane Hessel, Maurice Kriegel-Valrimont, Lise London, Georges Séguy, Germaine Tillion, Jean-Pierre Vernant, Maurice Voutey.

[Retour au texte commenté](#)



La privatisation de la recherche

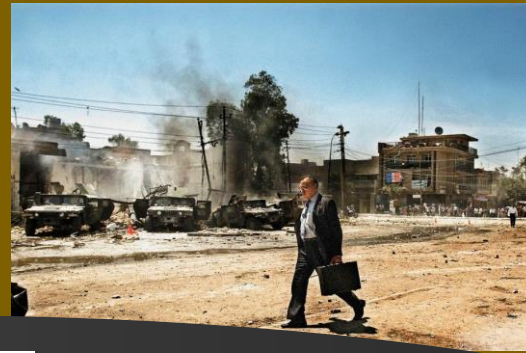


Où, faute d'y chercher, on ne
risque pas de trouver...

Recherche financée par les
multinationales

[Retour au texte commenté](#)

L'écriture d'un humanisme occidental par les médias



Syrie, Irak, Afghanistan,
Libye, etc.



Où, l'on ne veut surtout pas
voir les conséquences directes
de notre expansionnisme...

ONG financées par des
multinationales progressistes



[Retour au texte commenté](#)